

Le sport ou la passion de détruire¹

« Les barbares engendrés par la civilisation ont
toujours été utilisés par celle-ci pour maintenir en
vie sa propre nature barbare. »

Theodor W. Adorno

Patrick Vassort

Les textes réunis dans ce numéro d'*Illusio* montrent combien notre société peut, au travers de sa philosophie de la compétition, tendre à une forme de barbarie, de régression de l'humain. Les questions posées autour de ces thèmes et de l'obsolescence de l'homme ne sont pas récentes et nombreux sont les auteurs à avoir questionné, tout au long du XX^e siècle, la société dans sa globalité et sur les problématiques les plus variées : société de consommation, consommations de masse, rapport à la culture, développement culturel, activités politiques, militaires ou sportives, mondialisation². Le point commun, nodal, inextricable de ces problémati-

¹ Voir sur le thème de l'agressivité et de la destruction Erich Fromm, *La Passion de détruire. Anatomie de la destructivité humaine*, Paris, Robert Laffont, 1975.

² Sur ces thèmes, et de diverses formes idéologiques, nous pouvons relever, entre autres, Oswald Spengler, *Le Déclin de l'Occident. Esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*, Paris, Gallimard, 1976 ; Max Horkheimer et Theodor W. Adorno, *La Dialectique de la raison. Fragments philosophiques*, Paris, Gallimard, 1974 ; Günther Anders, *L'Obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, Paris, Éditions Ivrea et Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, 2001 ; Hannah Arendt, *La Crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1972 ; Herbert Marcuse, *L'Homme unidimensionnel. Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1968 ; Alain Finkielkraut, *La Défaite de la pensée*, Paris, Gallimard, 1987 ; Michel Henry, *La Barbarie*, Paris, PUF, 2001 ; *Quel Corps ?*, n° 36, (« La Barbarie olympique »), septembre 1988 ; Cornélius Castoriadis, *La Montée de l'insignifiance*, Paris, Éditions du Seuil, 1996 ; Jean-Pierre Le Goff, *La Barbarie douce. La modernisation aveugle des entreprises et de l'école*, Paris, La Découverte, 1999 ; Max Pagès (et auteurs), *La Violence politique*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2003 ; Jean Baudrillard, Edgar

ques, est la compétition capitaliste, autrement dit l'organisation politique et économique de la lutte de tous contre tous.

Le sport est devenu l'une des parties structurantes de la totalité sociale qui permet de mettre au jour, et dans le même temps, une signification et une compréhension de la réalité concrète moderne. L'activité sportive est donc une activité particulière qui met en scène le corps selon les lois dominantes de la modernité capitaliste. Le sport, né au sein de l'Angleterre victorienne est, plus qu'une forme réglementée des jeux, le résultat de l'évolution philosophique, politique et économique de ces dernières pratiques tendant vers le rendement, la productivité, la réification et la marchandisation des performances, des corps et des sujets à l'échelle internationale et visant à l'universalité. « Le sport est, comme le note Jean-Marie Brohm, l'institution que l'humanité a découverte pour enregistrer sa progression physique continue »³. L'élément structurant de l'activité sportive est son aspect compétitif et conceptualiser l'acte sportif dépend alors de l'observation et de l'analyse effectuées autour de la mise en compétition des acteurs entre eux, de l'organisation de cette compétition dans la lutte qui oppose chacun à l'ensemble de ses adversaires/concurrents, des moyens mis à disposition dans la recherche perpétuelle des victoires et des records, de la recherche de la productivité absolue en tant que perfection humaine, du rendement de la machine/corps humain(e) en tant que sujet/objet, des structures et institutions sportives, de la recherche médicale, génétique, bio-génétique, biomécanique, chimio-hormonale, du capital financier et symbolique... C'est alors que la philosophie sportive prend tout son sens : « *Citius, Altius, Fortius* » en tant que « finalité visée »⁴ ou « le culte de la performance »⁵ pouvant aller jusqu'au risque comme schème d'intelligibilité, pour reprendre Pierre de Coubertin, jusqu'à la mort, puisque le sport peut être mortifère, là où *Thanatos* domine *Eros*.

Le sport permet, par la compétition généralisée, la hiérarchisation, la mise en classement, de la société sportive – mais au travers de la société sportive, de la totalité sociale – dans sa totalité concrète, des plus jeunes, parfois moins de dix ans, aux plus anciens, les vétérans, qui s'organisent sur le modèle des élites sous l'impulsion de toutes les fédérations, de toutes les ligues, des sponsors, parfois des institutions scolaires, des ministères des

Morin, *La Violence du monde*, Paris, Le Félin et l'Institut du Monde Arabe, 2003.

³ Jean-Marie Brohm, *Sociologie politique du sport*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1992, p. 89.

⁴ Voir Georg Lukàcs, *Histoire et conscience de classe. Essais de dialectique marxiste*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1960.

⁵ Alain Ehrenberg, *Le Culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy, 1991.

Sports et de l'Éducation nationale. Ainsi la structuration pyramidale de la hiérarchie sportive, du sommet vers la base, du plus fort au plus faible, qui ressemble aux structures politiques des organisations fascistes, est-elle la meilleure des légitimations de l'existence de la domination de l'homme par l'homme et de la barbarie capitaliste. Il est, d'ailleurs, admirable d'observer, au long du XX^e siècle, les attirances, les ententes croisées entre les régimes totalitaires, nazi, fascistes, staliniens, militaires, les régimes politiques les plus barbares et les institutions sportives. Il est symptomatique de voir combien ces régimes ont tenté de détruire l'art et la culture alors qu'ils ont permis le développement de la pratique et des institutions sportives au nom de l'identité. Affublé de la violence de ce culte et de ce culte de la violence, le sport devient un lieu d'identification. La confrontation de deux communautés lors d'une rencontre de football ou de rugby n'est pas anodine tant la fonction identificatoire portée par « la fausse conscience »⁶ de l'affrontement sportif génère la volonté potentielle d'éliminer l'adversaire, d'éliminer l'autrui. Aujourd'hui, en défense du rendement et de la productivité, le sport organise le nouvel esclavagisme des enfants européens et sud-américains dans le football comme dans le rugby, le cyclisme, le tennis, la natation ou les sports athlétiques⁷.

Par l'effet des records et des appareillages scientifiques, techniques, technologiques permettant l'obtention de ces performances, l'idéologie sportive nous pose et repose la question soulevée par Claude Lévi-Strauss : le progrès a-t-il un sens⁸ ?

Recherche de performance : intensité et do- page

La recherche de la performance sportive permet d'accepter l'inacceptable et parfois l'indicible. Par l'intermédiaire de l'enfermement et de l'embrigadement des individus au sein d'institutions totalitaires de formations et de pratiques⁹, clubs, centres, pôles d'entraînement, au sein d'échelles de mesures « objectives », induites, personnelles ou collectives,

⁶ Joseph Gabel, *La Fausse conscience. Essai sur la réification*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1962.

⁷ Voir sur le sujet Patrick Vassort, *Football et politique. Sociologie historique d'une domination*, Paris, Les Éditions de la Passion, 1999 ; Évariste Tshimanga Bakadiababu, *Le Commerce et la traite des footballeurs africains et sud-américains en Europe*, Paris, L'Harmattan, 2001.

⁸ Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire*, Paris, Gonthier, 1961.

⁹ Voir sur le sujet Erving Goffman, *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1968 ; Patrick Vassort, *Football et politique. Sociologie historique d'une domination*, *op. cit.*

qui participent de la réification et de l'aliénation corporelle et intellectuelle, les institutions sportives entendent réduire les individus à des corps/machines programmé(e)s pour « performer ». L'entraînement sportif de haut niveau, vision capitaliste du progrès humain, s'inscrit dans une logique de mise en acte de la rentabilisation des ressources humaines, de la productivité croissante de la machine corporelle. Les relations organiques, les « affinités électives » que le sportif de haut niveau, son entraîneur, les « médecins du sport » entretiennent avec les laboratoires de recherche des nombreuses institutions sportives où l'individu appareillé est disséqué, lamellé, parcellisé, afin que soient détectées ses capacités cardio-vasculaires, pulmonaires, musculaires, sa résistance au stress, la vitesse de traitement de l'information visuelle, participent du conditionnement mental du sportif. Le corps/machine du sportif, tel le rat blanc dans une cage ou un labyrinthe de laboratoire, est dressé à produire des réponses et subir prises de sang, tests d'endurance sur ergomètres, de force, de puissance, de vitesse, IRM, biopsies, et peut-être que, bientôt, études et modifications génétiques seront les vecteurs qui permettront d'accroître la valeur surajoutée qui conduira l'institution sportive à produire, soutenue par les sphères politico-économiques internationales, un modèle déshumanisé, purement capitaliste de l'humanité.



Andrew Skwish, *Overdose*, janvier 2000.
(© A. Skwish)

Dans cette logique compétitive, les pratiques dopantes participent de la barbarie ambiante de par les effets recherchés et induits, mais également de par le discours que ces pratiques permettent d'élaborer. Le dopage n'est, en effet, aux yeux des institutions sportives, que tricheries et faiblesses individuelles, celles du sportif commettant la faute ou l'erreur. Pourtant, comme le montre très bien Jean-Pierre de Mondenard¹⁰, ces pratiques sont courantes, voir à certains niveaux, dans certaines compétitions, généralisées. Toutes les pratiques sportives sont potentiellement concernées : boxe, alpinisme, tennis, football, cyclisme, athlétisme, voile, rugby, gymnastique, hand-ball, natation... et force est de constater que nous connaissons depuis quelques années une rationalité technique croissante du dopage avec l'utilisation de nouveaux produits ou de produits redécouverts et un travail de plus en plus approfondi concernant les protocoles utilisés par les sportifs de haut niveau. Pourtant les institutions sportives et les dirigeants, les journalistes qui fréquentent et copinent avec les milieux sportifs, les ministres des Sports et leurs conseillers, ne laissent jamais rien voir de ce qu'ils savent obligatoirement. Et comment ignorer que de nombreux signaux analysables permettent de penser que l'acte de dopage n'est pas un acte anodin, ni dans la motivation et la stratégie, dont il est un des résultats et dialectiquement une cause, ni dans l'histoire de vie d'un individu qui effectue des choix parfois douloureux, ni en termes pathologiques. La méconnaissance de l'action de dopage repose principalement sur le refoulement *quasi* généralisé de l'événement, sur le « désert épidémiologique », sur le manque d'études concernant la mortalité et la morbidité des sportifs, sur l'oubli de ce que peut représenter l'institution sportive. La « découverte » d'un dopage sportif systémique pose la question du modèle compétitif, d'excellence et de pureté de nos sociétés capitalistes. Le dopage pose également la question de l'être subjectif subissant les manipulations corporelles chimiques, qui ont pour finalité l'objectivation, la réification, la mise à distance de l'individu pour accroître son objective productivité.

La coexistence de différentes formes de dopage peut ajouter à la complexité du phénomène, engendrant des effets multiples, dont les conséquences plus ou moins graves ne se dessinent et ne se dessineront que progressivement au rythme du dévoilement des histoires de vie des sportifs et des produits utilisés. Car, selon les données, les sportifs « dopés », en France, représentent entre 650 000 et trois millions d'individus. Des pratiquants de tous niveaux connaissent aujourd'hui la réalité d'une forme certaine de danger ajoutée à la réalité du plaisir du produit et de ses effets sur

¹⁰ Voir par exemple sur le sujet Jean-Pierre de Mondenard, *Dopage aux Jeux olympiques. La triche récompensée*, Paris, Amphora, 1996 ; *L'Imposture des performances. Mensonges et vérités sur l'école de la triche*, Paris, Chiron, 2000.

les performances. Ainsi, en 1997, 175 sportifs français ont été officiellement convaincus de dopage mais parmi ceux-là seulement 27 étaient des sportifs de haut niveau¹¹. Le goût pour cette dangerosité n'est pas au centre de la motivation ou de la stratégie, mais il s'agit d'un rapport spécifique au risque encouru, une manière particulière de se sentir « être ». Sans doute est-ce aussi pour cette raison que les différents « accidents » imputés au dopage dont des sportifs ont eu à souffrir ne semblent pas ralentir la consommation de produits dopants. Pourtant, indéniablement, le dopage, doublé par la pratique intensive, semble induire des pathologies spécifiques. Certains footballeurs italiens ne sont-ils pas atteints par ce que l'on nomme la sclérose latérale amyotrophique (SLA) appelée également maladie de Gerhig qui est une maladie dégénérative et qui mène à une mort inéluctable (plusieurs dizaines de footballeurs italiens sont atteints par cette maladie et, *a priori*, appelés à décéder alors que sur 24 000 personnes, qui est la population de référence, le taux ne devait être que de 0,61 cas) ? Ces mêmes footballeurs n'ont-ils pas un taux de cancer double de celui de la population globale¹² ?

Les raisons qui mènent au dopage sont variées mais l'intensité sportive et le rapport au corps participent activement de ces raisons. À partir de six heures par semaine, la relation au sport peut déjà se révéler à risque ou être considérée comme une pratique de forme addictive, même s'il semble que cela dépende étroitement des individus. Pourquoi et comment un triathlète peut-il accepter des pratiques traumatiques comme nager trois kilomètres, courir un marathon et effectuer cent quatre-vingt kilomètres en vélo ? Comment comprendre les coureurs de cent kilomètres ou ceux qui participent à l'épreuve dite de « La Diagonale des Fous de la Réunion » qui, en 2002, a connu deux décès et fait courir les candidats 125 kilomètres sur 8000 mètres de dénivelé positif ? Comment expliquer la motivation et les stratégies des candidats du Marathon des Sables qui se dispute sur 240 km, sous 45 degrés dans le Sahara sud-marocain, pendant sept jours ? L'un des participants ne déclare-t-il pas que « la nuit, parfois, on pleure tout seul. On s'accroche à des petits mots prononcés par la famille avant le départ. »¹³ Quels sont les désirs des individus choisissant les jeux corporels qui mènent aux douloureuses torsions, contorsions, distorsions des jeunes gymnastes, les souffrances multiples des cyclistes amaigris, « asséchés », à l'arrivée du Tour de France ? N'existe-t-il pas un rapport pathologique au corps et à la souffrance ? Car ce qui est remarquable dans le cas de ces sportifs c'est que, semble-t-il, la souffrance et la domination que le corps impose à l'esprit trouvent leur *quasi*-symétrie dans l'utilisation et

¹¹ Voir *Ouest-France*, 15 octobre 1998.

¹² Voir par exemple sur le sujet *Libération*, 06 janvier 2003.

¹³ *L'Équipe Magazine*, n° 1191, 9 avril 2005.

l'aliénation imposées par l'addiction à l'héroïne. L'adhésion à cette pratique intensive relève donc de plusieurs paramètres : de pathologies psychiques individuelles et sociales, de déviances libidinales si, comme le croit Herbert Marcuse, « sous le règne du principe de rendement, le corps et l'esprit sont transformés en instruments de travail aliénés ; ils ne peuvent fonctionner de cette manière que s'ils renoncent à la liberté du sujet-objet libidineux que l'organisme humain est et désire à l'origine »¹⁴ et de la survalorisation sportive.

La relation des sportifs à la médecine et ce que nous pourrions nommer le « complexe de la trousse à pharmacie » sont des situations complexes. Peut-être que pour la population sportive s'inscrit inconsciemment l'impossibilité de pratiquer hors de la médicalisation et de l'autotraitement¹⁵ avec absorption de cachets, de pilules, massages, injections de produits de récupération ou anti-douleurs. De nombreux sportifs soulignent que l'acte qui consiste à se percer la peau est le plus difficile ; après cette blessure du corps et de soi, peu importe le produit injecté. Jérôme Chiotti, champion du monde de VTT, a expliqué l'engrenage systémique de la prise de produits dopants, un produit étant chargé de cacher, d'annuler ou d'améliorer les effets d'un autre produit et ainsi de suite. Il absorbait parfois au quotidien, en dehors de son injection d'EPO, une trentaine de comprimés complémentaires.

Le sportif est donc, souvent, un individu fragilisé par l'institution sportive et qui subit les différentes emprises de l'institution, idéologie sportive, identification sociale, relations aux savoirs *quasi* magiques de l'entraîneur, relations à la médecine et aux médecins, aux kinésithérapeutes (entre autres) qui l'incitent à dépasser ce qui lui semblait être les frontières de l'acceptable. Ces mêmes acteurs subissent l'emprise liée à la fascination du corps sportif, à l'évolution performative de celui-ci par la grâce du travail et de la rationalité technique et scientifique. Ainsi de nombreux médecins participent-ils de l'entreprise de dopage industriel. Par les ordonnances délivrées qui représentent le moyen le plus sûr d'obtenir des produits de « qualité », par le rapport de proximité, d'intimité, de confidents que certains médecins entretiennent avec les sportifs, par leurs rapports au corps performatifs et sans faiblesses, par leurs rapports aux produits, les médecins

¹⁴ Herbert Marcuse, *Éros et civilisation. Contribution à Freud*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1963, p. 51.

¹⁵ Pour avoir fait de nombreux entretiens avec des sportives et des sportifs, j'ai souvent remarqué que les situations d'automédication et d'autotraitement sont courantes. La relation étroite aux produits pharmaceutiques donne l'impression aux sportifs qu'ils peuvent se soigner eux-mêmes ou améliorer leur période de forme, prolonger leur « pic ».

sont dans une posture « privilégiée » de dopeurs scientifiques, actifs ou passifs et ils font valoir des compétences réelles en ce domaine. Parmi ceux-ci, l'une des sommités de la médecine sportive, le professeur Francesco Conconi, directeur d'un centre d'études biomédicales affilié au Comité national olympique italien (CONI), a été accusé d'association criminelle, prescription et administration de produits dopants et médicaments dangereux, fraude et corruption. En dix-huit mois, plus de 10 % des médecins affiliés à la Fédération des médecins sportifs italiens ont été révoqués pour erreurs trop fréquentes lors de tests de détections, ce qui semble confirmer l'extrême fragilité des individus face à la puissance idéologique d'un événement survalorisé « fabriquant » des individus surinsérés.

La violence sportive

Le sport est violence car la compétition sportive n'a pour finalité que d'affirmer des rapports de domination¹⁶ qui ne reposent nullement sur l'une des catégories du jeu proposées par Roger Caillois, la *Mymicry* (le simulacre)¹⁷, mais bien sur le réel de la compétition capitaliste généralisée. C'est dans la banalité de ce réel que cette domination trouve sa forme la plus accomplie. Comme l'écrit Siegfried Kracauer « il faut se défaire de l'idée chimérique que se sont les grands événements qui déterminent les hommes pour l'essentiel. Ce sont au contraire les catastrophes minuscules dont se compose la vie quotidienne qui les influencent plus profondément et plus durablement »¹⁸. Or le sport, dont l'« histoire » n'est faite que de « catastrophes minuscules » dramatisées par la médiatisation et la spectacularisation outrancières, propose de manière idéale la violence de la compétition qui construit les appartenances et les exclusions (qualifications et éliminations). Le sport, plus qu'un facteur de socialisation, est sans doute un facteur de division, d'exclusion et d'anéantissement.

La violence est d'autant plus présente au sein de l'ensemble des strates constitutives de l'événement sportif qu'elle est constamment euphémisée ou que son invisibilité est organisée par les journalistes, les institutions sportives ou par les intellectuels qui, à quelques exceptions près¹⁹,

¹⁶ Voir sur le sujet Patrick Vassort, *Football et politique. Sociologie historique d'une domination*, Paris, Les Éditions de la Passion, 1999.

¹⁷ Voir Roger Caillois, *Les Jeux et les hommes*, Paris, Gallimard, 1967.

¹⁸ Siegfried Kracauer, *Les Employés. Aperçus de l'Allemagne nouvelle (1929)*, Paris, Avinus, 2000, p. 88.

¹⁹ Voir entre autres Jean-Marie Brohm, *Sociologie politique du sport, op. cit.* ; *Les Mentees sportives. Critique de la domination*, Paris, L'Harmattan, 1993 ; *Quel Corps ? Critique de la modernité sportive*, Paris, Les Éditions de la Passion, 1995 ; Marc Perelman, *Le Stade barbare. La fureur*

ne s'émeuvent nullement de cela. Ces violences ne sont considérées que comme des « abus constatés à la "périphérie" »²⁰ selon la malheureuse expression de Marie-George Buffet à propos des centres de formation du football, voire des événements qui n'ont rien à voir avec le sport.

La violence sportive repose sur une dynamique de compétition et de concurrence croissante. Le football en est le parfait exemple mais il est impossible de dire que la boxe en tant que pratique sportive n'est pas violente, pour réglementée qu'elle soit. La recherche de la douleur de l'autre, de son affaissement, de sa chute, de sa destruction, même momentanée (qui peut devenir permanente), est une violence sans nom et presque sans limites faite à l'autre et à soi. Pourtant ce spectacle fait encore recette dans les grandes réunions et auprès de certains sociologues car le spectacle de la violence, le spectacle sportif (football, rugby, courses longues, cyclisme...), fascine cette « populace » dont parle Hannah Arendt, ce « groupe où se trouvent les résidus de toutes les classes »²¹. Ce sport, bien mal nommé « noble art », propose les règles de la régression et de la destruction de l'individu, de l'humain. Il ne s'agit dans cette activité, comme dans toutes les activités sportives, que de faire reconnaître la force et l'adresse de ceux qui s'opposent pour déterminer celui qui sera le meilleur. Et « la populace acclame toujours l'"homme fort", le "grand chef" »²². Ainsi les instances sportives, économiques et politiques applaudissent toujours aux exploits des vainqueurs sportifs, par esprit sportif ou fair-play, paraît-il, mais plus sûrement car cette populace a besoin de soutenir le vainqueur, de se soumettre à cette loi du plus fort qui est la négation absolue de tout humanisme. Le résultat objectif de la pratique sportive est la mise en exergue de cet « homme fort ».

Cette violence concerne les sportifs comme les supporters. Elle peut être orale et symbolique ou physique. Traiter un gardien de but d'enculé, ce qui est pratique courante sur tous les terrains de football, c'est s'attaquer à sa virilité, à son identité, à ce que l'on croit être son intégrité morale et physique. C'est pour l'« homophobie sportive » une manière de

du spectacle sportif, Paris, Mille et une nuits, 1998.

²⁰ *Libération*, 15 février 2000. La ministre des Sports de l'époque parlait ainsi de la situation de quasi-esclavagisme que connaissent de nombreux jeunes footballeurs étrangers (Africains et Sud-Américains) partout en Europe. Si déraciner des enfants et les éloigner de leur famille, les faire travailler, les vendre dans des *parkings* souterrains, les mettre à la rue sans revenus et sans papiers est un problème périphérique, j'ai hâte de connaître les problèmes centraux !!!

²¹ Hannah Arendt, *Les Origines du totalitarisme. Eichmann à Jérusalem*, Paris, Gallimard, 2002, p. 349.

²² *Ibidem*, pp. 349-350.

désigner une sous-humanité. La violence orale peut être considérée comme la première étape véritablement agonistique et la théorie de la théâtralisation de la violence, au travers des insultes proclamées sur un stade ou aux abords de celui-ci, n'imagine jamais la possible existence d'une dynamique grégaire profondément enracinée. C'est ce qui explique que, de manière récurrente, des intellectuels croient voir disparaître le spectre des violences sportives. Avant la Coupe du monde de football 1998, Philippe Broussard, l'un des spécialistes européens de la violence footballistique déclarait que, « sur le front des stades, les prévisions sont souvent alarmistes, et rarement confirmées »²³. Les sociologues ne sont pas en reste, particulièrement Patrick Mignon qui, dans un ouvrage paru en mai 1998, écrit : « Quelque dix ans après le Heysel, le déroulement de l'Euro 96, comme les statistiques policières, confirmant la baisse des arrestations lors des matchs de football, peuvent faire penser que l'Angleterre est venue à bout du hooliganisme. »²⁴ Pourtant, la Coupe du monde en France, n'en déplaît aux idéologues du sport, a été l'occasion de violences *quasi* quotidiennes²⁵. Comment oublier la description journalistique des événements marseillais : « Un homme à terre. Un homme piétiné, lynché en place publique. Il tente de fuir mais trébuche à nouveau, le visage contre le bitume. La meute s'acharne, le déshabille, déchire son jean, vole ses papiers. Ils sont une dizaine, tous Marseillais, à s'agglutiner autour de ce jeune Anglais. Son corps semble maintenant sans réaction, comme mort. Il tréssaille à peine sous les coups de pieds, de poings et de planche de bois. [...] Il relève sa proie, la tire par les cheveux, jusqu'au boulevard d'Athènes, près de la gare Saint-Charles. Et la meute continue de frapper à la tête, au ventre. Le corps dénudé n'a plus de réaction, il gît près du caniveau. »²⁶ Ces actes de barbarie auraient dû assombrir la fête. Qu'en reste-t-il aujourd'hui dans les discours des sociologues si ce n'est l'ahurissant, ridicule et à peine risible « black, blanc, beur » ? Et la tendance depuis n'est pas à la baisse des exactions. Selon le ministère de l'Intérieur, les incidents liés à des matchs de football ont augmenté de façon importante, plus de 43,7 %, lors de la saison 2002-2003, par rapport à la saison précédente²⁷, avec des blessés, des déploiements policiers, des rapports arbitraux, des procès, des condamnations. Je m'étais amusé entre la mi-mars 2001 et la mi-juin de la même année à recenser les actes de violences au sein des stades lors de matchs de football professionnels.

²³ *Le Monde*, 19 septembre 1997.

²⁴ Patrick Mignon, *La Passion du football*, Paris, Odile Jacob, 1998, p. 147.

²⁵ Voir Patrick Vassort, *Football et politique. Sociologie historique d'une domination*, Paris, Les Éditions de la Passion, 2002, pp. 223-228.

²⁶ *Le Monde*, 16 juin 1998.

²⁷ *L'Équipe*, 3 septembre 2003.

- 13 mars 2001 : le match PSG-Galatasaray est interrompu pour cause de jets de sièges et bagarres entre supporters²⁸.

- 28 mars 2001 : à Tirana, des projectiles sont lancés des tribunes. Le joueur Ashley Cole est touché²⁹.

- 31 mars 2001 : à Moscou, affrontements entre supporters, 20 hospitalisations et 30 arrestations³⁰.

- 11 avril 2001 : à Johannesburg, match interrompu pour sur-nombre de supporters, 43 morts et 160 blessés³¹.

- 21 avril 2001 : Effondrement d'une barrière à Séville lors du match entre le FC Séville et le Bétis Séville, une quarantaine de blessés³².

- 28 avril 2001 : l'ancien international espagnol Francisco Kiko a été agressé par des supporters qui lui reprochent la défaite de son équipe³³.

- 29 avril 2001 : à Lubumbashi, au Congo, un affrontement entre supporters est la cause de 7 décès et 51 blessés³⁴.

- 6 mai 2001 : à Milan, quatre supporters font dévaler un scooter dans les gradins du stade San Siro lors du match contre Bergame ; à Abidjan le match ASEC Mimosas-Africa Sports est interrompu, 1 mort et 39 blessés suite à des incidents entre supporters ; à Melbourne, rencontre interrompue suite à des bagarres, 1 blessé grave ; en Iran, surnombre des spectateurs et affrontements, effondrement d'une tribune, incendie, 2 morts et 300 blessés³⁵.

- 9 mai 2001 : à Accra, au Ghana, 126 personnes sont décédées à la suite d'incidents entre supporters³⁶.

- Samedi 12 mai 2001 : incidents à la gare de Rome. Plusieurs centaines de supporters napolitains de la Lazio se sont affrontés aux forces de l'ordre³⁷.

²⁸ *L'Équipe*, 9 mai 2001.

²⁹ *Ibidem*.

³⁰ *Ibid*.

³¹ *Ibid*.

³² *Ibid*.

³³ *L'Équipe*, 29 avril 2001.

³⁴ *L'Équipe*, 9 mai 2001.

³⁵ *Ibidem*.

³⁶ *L'Équipe*, 11 mai 2001.

³⁷ *L'Équipe*, 14 mai 2001.

- 20 mai 2001 : une bombe est désamorcée à Belgrade dans les locaux de l'Étoile Rouge³⁸.

- 6 juin 2001 : à Athènes, 9 supporters britanniques et 9 supporters grecs ont été arrêtés suite au match Grèce-Angleterre³⁹.

- 10 juin 2001 : plusieurs centaines de supporters de l'AS Rome ont dévasté la gare de Naples, 58 blessés ; plus tard, dans le train, un policier est poignardé⁴⁰.

- 11 juin 2001 : deux hommes soupçonnés d'insultes racistes à l'encontre de joueurs de football comparaissent devant le tribunal correctionnel de Strasbourg⁴¹.

Cette série de violence n'est pas exhaustive. Les groupes de supporters fascistes de la Lazio de Rome qui rendent hommage au boucher Arkan⁴² ou qui insultent les joueurs de couleurs sont le réel des stades de football au plus haut niveau professionnel mais la pratique de masse connaît les mêmes problèmes :

- 5 mai 1995 à Drancy. Match de banlieue parisienne, les spectateurs chambrent. Bagarres et vengeance. Un spectateur du match JA de Drancy-FC Berbère est tué d'un coup de feu.

- 18 octobre 1998 à Morsang. Un arbitre met un coup de tête à un spectateur puis le menace d'un couteau avant de blesser une autre personne.

- 22 novembre 1998 à Ablon. Bagarre générale entre joueurs et spectateurs. Un jeune est blessé d'un coup de couteau et a la mâchoire brisée.

- 6 décembre 1998 à Champ. Une trentaine de jeunes encagoulés et armés de barres de fer provoquent une bagarre suite à la défaite de leur équipe. Trois joueurs blessés et un coup de feu tiré.

- 21 mars 1999 à Brétigny. Des supporters descendent des tribunes et frappent un joueur. Un footballeur est blessé avec un pistolet à grenaille, un autre menacé d'un couteau.

³⁸ *L'Équipe*, 22 mai 2001.

³⁹ *Le Parisien*, 7 juin 2001.

⁴⁰ *L'Équipe*, 11 juin 2001.

⁴¹ *L'Équipe*, 9 juin 2001.

⁴² Chef de la milice serbe les Tigres, responsable de la purification ethnique en Bosnie et au Kosovo.

- 28 mars 1999 à Clichy-sous-Bois. Un supporter blesse un joueur d'un coup de couteau. Montfermeil, le même jour : bagarre dans les tribunes à coups de bouteilles de verre. Un homme frappé à coups de bâton est blessé au visage.

- Au mois de mars 1999, 783 dossiers de disciplines ont été ouverts dans le seul département de Seine-Saint-Denis⁴³ ce qui décidait le district de ce département à interrompre « toutes les compétitions et manifestations de son ressort »⁴⁴. Cet acte symbolique a-t-il permis de réduire les violences ? Bien sûr que non, même si la commission de discipline du district a moins sévis lors de la saison 1999-2000 que durant la précédente⁴⁵.

- 6 juin 1999 à Montfermeil. Un joueur du club de Neuilly-Plaisance est presque lynché suite à une bagarre générale où se mêlent joueurs et spectateurs. Double fracture du nez, plusieurs dents brisées et un hématome au thorax. Le parquet de Bobigny condamne deux joueurs à des peines de prison avec sursis⁴⁶.

- 25 septembre 1999. Les finales du tournoi de football inter-cités, qui doit permettre l'appropriation d'une meilleure citoyenneté, se terminent en concours de bras d'honneur et d'insultes (« enculés de leurs mères... »)⁴⁷.

- 10 octobre 1999. Lors d'un match de Coupe de la Loire, une trentaine de supporters armés de crics de voiture, de manivelles, de barres de fer participent à une bagarre générale sur le terrain. Fractures du bras, du nez, côtes cassées, dents brisées⁴⁸...

Après une baisse toute relative de la violence, *Le Parisien*, dans son édition du 13 mai 2001, fait état d'une nouvelle recrudescence des violences sur et autour des terrains. Deux matchs principalement ont inquiété les autorités *compétentes*. Le 6 mai 2001, le match Boulogne-Billancourt-Racing des moins de 17 ans où lors de la mi-temps, des spectateurs sortant des pistolets tirent sur les joueurs du Racing : deux blessés aux urgences. Le 8 mai 2001, le second match oppose Franconville à Ermont. Les supporters déclenchent une bagarre, six joueurs d'Ermont sont sérieusement blessés.

⁴³ Pour les données précédentes voir Patrick Vassort, *Football et politique. Sociologie historique d'une domination*, *op. cit.*, pp. 260-261.

⁴⁴ *Le Parisien*, 2-3 avril 1999.

⁴⁵ *Le Monde*, 5 avril 2000. Cette commission a pris 1117 sanctions lors de la saison 1998-1999 contre 445 pour la suivante à la date du 20 mars.

⁴⁶ *Ibidem*.

⁴⁷ *Libération*, 27 septembre 1999.

⁴⁸ *L'Équipe*, 13 octobre 1999.

Mais le 18 mars à Villeneuve-la-Garenne, le 1^{er} avril à Corbeil, le 22 avril à Montereau, le 6 mai à Villiers-le-Bel, le 11 mai à Créteil des matchs ont engendrés des violences nécessitant pour les quatre derniers événements l'hospitalisation d'une ou plusieurs personnes. Le 13 mai à Savigny un match opposant des joueurs de 17 ans se dispute « sous haute surveillance policière ». En 2001, 26 départements sont dits à risques et doivent gérer les week-ends difficiles de la violence footballistique avec des méthodes policières. Le plan de sécurité est généralisé à toute la France l'année suivante⁴⁹. Le plan ministériel pour la Seine-Saint-Denis qui a consisté au recrutement de 2000 agents départementaux de sécurité au sein des clubs et 300 agents locaux de médiation a donc fait long feu. Le 9 mai 2001, les arbitres du district du Rhône se sont mis en grève pour les deux dernières journées de Championnat car on y voit « des armes blanches et des armes à feu autour des terrains »⁵⁰. Depuis, la violence ne s'est pas ralentie. Les actes de violence se généralisent dans le football amateur et les actes de racisme sont de plus en plus nombreux en Europe sur les stades⁵¹. Ces exemples footballistiques permettent d'analyser les formes de socialisations créées par l'institution sportive où la violence générée par la situation d'opposition, de concurrence, de compétition fait surgir des conflits dont les enjeux dépassent l'aspect financier. Ici se trouve l'une des dialectiques les plus refoulées. La dynamique sociétale participe de la destruction des identités politiques et sociales en imposant la flexibilité, la compétitivité systémique, la déréglementation, la lutte concurrentielle et « l'employabilité », une forme de réification capitalistique de l'individu, triste perversion de cet esclavagisme moderne. Dans le même temps cette dynamique impose le sport comme modèle de participation individuelle et collective au temps libre qui s'institutionnalise : modèle hygiéniste, social et politique d'un système économique globalisant. L'identité est alors puisée au sein de ces pratiques à la pureté illusoire qui reposent sur des représentations sociales grégaires dont les totems infantilisants sont des panthères noires, des ballons de rugby ou de football, des canaris ou pourquoi pas des flamands roses, des chardons, où l'apprentissage de la citoyenneté ne repose que sur des dogmes politiques/alibis crétinisants. La situation devient alors paradoxale : en éloignant la grande majorité de la population de la décision politique, le monde dominant crée du désordre politique en survalorisant une activité qui semblait sans importance, infantilisante mais qui institutionnalise et légitime la dialectique dominant/dominé, institué/instituant. Ce qui laisse supposer que

⁴⁹ *Le Monde*, 11 avril 2005.

⁵⁰ *L'Équipe*, 27 mai 2001.

⁵¹ Voir par exemple *L'Équipe*, 26 avril 2005 (racisme en Italie) et *L'Équipe*, 14 mai 2005 (racisme à Bastia).

les pratiques physiques de rapports agonistiques, sportivisés, ne peuvent avoir dans la société moderne que des conséquences funestes, violentes et mortifères, car elles reposent *primitivement* sur l'agressivité et l'agression.

De la fragilisation à l'obsolescence de l'homme

Parler de santé et d'emprise n'a pas de sens en soi sauf à observer les problèmes sanitaires des humains comme des symptômes sociaux, voire des pathologies sociales, générés par le mouvement de l'histoire politique, économique et sociale. Le mouvement moderniste s'est principalement caractérisé par la mise en compétition généralisée des acteurs sociaux, politiques et économiques et, en ce sens, la notion de marché est une notion de compétition qui se désire universelle, trans-nationale, réifiant et marchandisant la totalité des objets et des individus pour la recherche du meilleur rendement, de la meilleure productivité, de la meilleure performance. Autrement dit les fragilisations, les pathologies générées par la pratique sportive dépendront également des formes d'emprises créées par l'institution sportive et la « nécessité » de développer des usages sociaux du corps allant vers l'accroissement des rendements, des productivités, l'amélioration des records, et ce, pour reprendre la célèbre formule de Günther Anders, jusqu'à « l'obsolescence de l'homme »⁵². Aussi je prétends que la pratique sportive ne peut être le lieu de la défense de la santé ou de la formation à la santé mais qu'elle est contradictoirement le lieu de formations socio-pathologiques diverses et variées, physiques comme psychologiques de par les formes d'emprises qu'elle génère.

Le jeu de la compétition est complexe et il s'agit d'un processus tout aussi complexe qui entraîne le sportif à prendre des « risques » avec sa santé. Pour schématiser ce qui peut apparaître les descriptions suivantes, elles n'en sont pas moins constitutives des formes de fragilisation des sportifs. Pour vaincre, il faut s'entraîner intensivement et répéter sans cesse des exercices toujours identiques et traumatiques⁵³. La montée dans la hiérarchie, grâce à des performances ou par le fait d'un repérage, peut générer, pour le sportif, une centration sociale sur sa pratique. Cette centration, première fragilisation réelle, sera la cause d'un investissement grandissant de l'individu dans la pratique. Son centre d'intérêt exclusif se constituera au-

⁵² Voir sur le sujet Günther Anders, *L'Obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, *op. cit.*

⁵³ Il ne suffit pour s'en persuader que de lire les « brèves » du journal *L'Équipe* qui, tous les jours, font état des pharmacies des clubs sportifs.

tour de cette pratique et les sorties, les ami(e)s, les amours se structureront tout comme le temps autour de cette seule activité. Les athlètes, les nageurs, les patineurs, font souvent leur première expérience amoureuse avec un compagnon d'entraînement, de stade, de piscine, de patinoire. Leurs sorties ne sont pas culturelles, et elles ne permettent que peu le mélange des genres. Si l'on en croit Christian Tisseyre, maître d'armes, « quand on fait de l'escrime, on est dans une bulle. Ça va bien au-delà de la simple pratique sportive. On se retrouve avec des gens qui ont le même mode de pensée. C'est rassurant, on est dans son milieu. C'est valable en fait pour tous les sports. »⁵⁴ On imagine alors facilement la limitation de l'horizon qu'impose, de fait, la pratique intensive du sport. Le sport, en tant que pratique addictive, repose sur différents paramètres. Au fil de la pratique, et petit à petit, se construit la dépendance sociale au milieu sportif, les préoccupations quotidiennes s'en trouvent modifiées : la nourriture, les heures de sorties, la surveillance du poids et la représentation sociale de celui-ci, les ami(e)s, les études. Le sportif qui vise à l'excellence est perpétuellement à l'écoute de son corps : douleurs, tiraillements, blessures, fatigues peuvent être considérés comme les freins techniques à la progression objective des performances, à la préparation à la compétition. Dans ce contexte très particulier de la performance obligatoire, l'entraînement sportif peut devenir une véritable souffrance, tant physique que psychologique⁵⁵ et devenir surentraînement générant de grandes périodes de fatigue, de blessures et de baisse des performances. Aussi nous retrouvons les spécificités du sportif dans la description que Günther Anders fait de « l'instrumentalisation » des individus. « Par essence, l'instrument n'accomplit qu'une seule tâche spécialisée. [...] Cette spécialisation de l'instrument définit également l'être que vise à produire le "human engineering". Il doit entièrement se réduire à sa fonction spécifique : être capable, par exemple, d'exécuter telle ou telle manœuvre à telle ou telle altitude ou à telle ou telle vitesse, dans telle ou telle condition de dépressurisation, avec tel ou tel temps de réaction. Si "surhumaine" que puisse être cette performance comparée aux possibilités ordinaires du corps, le résultat espéré n'est pourtant jamais que quelque chose de *sous-humain*, une pure fonction instrumentale, un "savoir-faire" ponctuel auquel l'"homme réel" (puisqu'il ne peut être éliminé) ne se rattache que comme

⁵⁴ Voir sur le sujet Jean-Marie Bretagne, *Chercheurs d'or. Comment les champions se préparent pour les Jeux olympiques*, Paris, Philippe Rey, 2004, p. 47.

⁵⁵ Voir sur le sujet Céline Dutot, « Fragment d'une vie d'athlète », in Patrick Vassort (Sous la direction de), *Les Irréductibles*, n° 4, (« L'institution du sport »), Université de Paris VIII – Saint-Denis, juin-juillet 2004, pp. 607-641.

un appendice dont on s'accommode. »⁵⁶ La spécialisation du sportif, dont dépend en partie son niveau de performance et sa progression, est une fonction instrumentale de l'ordre évoquée par Anders. En effet, plus le niveau d'excellence du sportif est élevé, plus ce dernier est reconnu par l'intermédiaire de cette performance, et plus celui-ci devient « l'appendice » de la performance absolue. David Douillet n'est ce qu'il est que par la « grâce » de son palmarès sportif. Si celui-ci peut apparaître comme « sur-humain », il a été dans le même temps construit sur des renoncements intellectuels et sociaux, sur des abandons, sur des blessures. Avant d'être un homme, David Douillet est, pour le public, pour l'institution sportive et politique, un judoka d'exception. Il est donc majoritairement considéré pour et par sa fonction instrumentale.

Mais le cas de Douillet et ceux, proches, des sportifs de haut niveau que peuvent être ou ont été Zinédine Zidane, Bernard Hinault, Patrice Martin, Jeannie Longo, sont encore enviables, car combien de sportifs de niveau régional, en France, athlètes, nageurs, judokas, footballeurs et autres, passent leurs loisirs à s'entraîner, à préparer des compétitions, à ne vivre qu'au travers de leur pratique sportive, à n'être que ces appendices de la performance et de l'institution sportive sans en avoir quelque reconnaissance ? Quelles formes de frustration peuvent alors s'ouvrir ? Quelles pathologies peuvent émerger au travers d'une fixation qui devient exclusive ?

Pour éviter cela, les jeunes sportifs visant à la performance ne renoncent pas à l'intensité. C'est aussi pour cela que le monde du sport est celui de l'être blessé. Personne n'est plus blessé qu'un sportif qu'il soit de haut niveau ou qu'il vise simplement à apprendre le métier de professeur d'éducation physique et sportive. De ce point de vue les UFR STAPS des universités françaises sont des lieux symptomatiques. Les hordes d'étudiants blessés, cassés, plâtrés, bandés, « strapés », pour des entorses, des fractures, des déchirures, aux muscles, ligaments, tendons est impressionnant⁵⁷. Mais, étrangement, rares sont les sportifs qui considèrent la blessure comme une pathologie ou la symptomatologie d'une activité parfois non-adaptée aux capacités physiques et psychologiques de l'homme. Cette dernière est acceptée comme la normalité de la vie sportive⁵⁸.

⁵⁶ Günther Anders, *L'Obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, op. cit., p. 60.

⁵⁷ Voir Guillaume Neveu, *Sport intensif et santé*, Maîtrise de management du sport, 2003, Caen.

⁵⁸ Pour avoir fait de nombreux entretiens avec des sportifs de haut niveau ou de niveau local, je peux assurer que la blessure est considérée comme la conséquence normale et logique de l'activité sportive. À aucun moment elle n'est comprise comme une pathologie.

Ainsi, peu de sportifs ont la lucidité de voir ou reconnaître les effets du sport intensif. L'une des dernières confessions intelligentes est certainement celle de Zidane qui précisait quelques semaines avant d'annoncer sa retraite internationale qu'il n'avait pas envie de « mal vieillir » car il ne fallait pas s'y tromper, « on vieillit mal sur un terrain »⁵⁹. Mais ceci ne relève pas que du paramètre physique. En effet, tout donne à penser que psychologiquement les sportifs sont également excessivement fragilisés. La nécessité de réussite pour ceux d'entre eux qui se sont totalement engagés dans la pratique génère également des moments certains de dépression en particulier lorsque les résultats recherchés ne sont pas au rendez-vous. Christine Arron explique en quelques mots aux journalistes les raisons de sa déception après sa défaite aux JO d'Athènes : « Je ne comprends pas que l'on puisse être plus déçu que moi. Durant toute la saison, c'est moi qui me suis levée très tôt pour aller à l'entraînement, c'est *moi qui ai souffert chaque matin sur la piste*, c'est moi qui suis passée chez le kiné... »⁶⁰ Mais bien sûr la déclaration de Christine Arron laisse encore des pans entiers du travail d'un athlète, de ses souffrances, de ses manques dans l'ombre. Ainsi les moments où il doit faire de la musculation, les moments où il ne peut sortir, où il doit surveiller ce qu'il mange, les moments d'enfermement avec des groupes d'entraînement, l'éloignement de sa famille, de ses amis⁶¹. La situation de compétition est également une situation de souffrance. Ainsi Céline Dutot décrivant l'arrivée d'un semi-marathon ne laisse pas de place aux doutes. « Les trois kilomètres qui me restent à parcourir ne sont plus qu'une longue agonie. Ma foulée est rasante, ma vue se trouble. [...] Je crois que ma cheville va exploser. Chaque impact au sol me soulève le cœur. Je sens mes jambes flancher. J'ai l'impression que je n'en verrai jamais le bout. À peine ai-je passé la ligne que je m'écroule. Je ne vois plus rien. Le médecin de l'équipe de France est là. Je suis emmenée sur un brancard sous la tente de la Croix rouge. Il tente de me donner à boire mais j'ai envie de vomir. Il pense que j'ai une insolation. [...] Mes pieds sont en sang. J'ai d'énormes ampoules aux deux pieds, certains de mes ongles sont bleus. Ils tomberont dans quelques semaines. »⁶² Dans ce cas et dans bien d'autres le préparateur mental ou le psychothérapeute trouve « naturellement » sa place dans la

Seules les blessures récurrentes questionneront mais le sportif préférera mettre en valeur sa propre fragilité que l'anormalité de sa pratique.

⁵⁹ *L'Équipe*, 12 août 2004.

⁶⁰ *L'Équipe*, 20 septembre 2004. Souligné par moi.

⁶¹ Voir par exemple sur ces divers sujets le texte de Céline Dutot, « Fragment d'une vie d'athlète », in Patrick Vassort (Sous la direction de), *Les Irréductibles*, n° 4, (« L'institution du sport »), *op. cit.*

⁶² *Ibidem*, p. 616.

préparation du sportif ou dans l'apport de soins⁶³. Les « accidents » de sportifs dépressifs sont de plus en plus nombreux et de mieux en mieux connus. Du footballeur José Touré en passant par Diego Maradona et Marco Pantani, jusqu'au joueur de rugby Marc Cécillon⁶⁴. Mais la préparation mentale des sportifs est toujours une perte de soi. La nécessité de se construire avec pour cadre les dispositions qui permettraient de gagner, c'est-à-dire de « déconstruire » l'autre, relève de situations pathogènes.

D'ailleurs lorsque des sportifs finissent par s'exprimer sur certaines formes de préparation, et ils ne le font qu'exceptionnellement, il apparaît toujours que le sportif est placé dans une extrême fragilisation de son « être ». Ainsi Christine Arron qui déclare après son expérience avec sa psychothérapeute qu'elle a été « manipulée »⁶⁵. Mais parfois certaines expériences peuvent se révéler plus difficile encore. Je pourrais prendre pour exemple les déclarations du cycliste Andrea Peron à propos de la préparation que son équipe suit durant l'hiver et qui a pour finalité de faire « vivre à cent pour cent » le métier de cycliste jusqu'à devenir « un style de vie »⁶⁶. Ainsi il raconte : « Nous avons dormi à la belle étoile, en Suède, dans les glaces au-dessus de Göteborg. Je ne saurais même pas vous dire où, tellement c'était nulle part. Nous avons traversé des forêts à pied, avec une lampe de poche et peu de choses à manger. On était obligé de s'aider les uns les autres pour subsister. »⁶⁷ C'était il y a deux ans. L'année d'après « ils nous ont fait marcher pendant deux jours et une nuit sans dormir pour juger de nos facultés à rester concentrés, à repousser la fatigue, à vivre avec. Certains d'entre nous, sous l'effet de la fatigue, devenaient agressifs. Riis savait après ça si on était capables ou non de s'intégrer dans l'équipe. »⁶⁸ Voilà comment les sportifs deviennent, sous le couvert de préparations, les rats d'expériences empiriques. Ces expériences permettront-elles de meilleures performances et avec quelles conséquences ? Les joueurs de rugby de l'équipe de France ont également préparé les deux dernières Coupes du monde en exécutant des stages extrêmes. L'un était même encadré par des

⁶³ Évidemment le cas de Christine Arron est encore symptomatique mais de nombreux sportifs travaillent avec ces préparateurs, ces psychologues ou ces psychothérapeutes. La fragilité mentale et psychique des sportifs de haut niveau est de plus en plus visible. Nous pouvons encore nous rappeler que dans l'affaire Cofidis un psychothérapeute avait quelque temps auparavant été appelé pour observer des comportements qui ne pouvaient plus s'apparenter à la normalité.

⁶⁴ Qui lors d'une soirée un peu trop arrosée a tué sa femme. Voir entre autres *L'Équipe*, 9 août 2004.

⁶⁵ Voir sur le sujet *L'Équipe*, 20 septembre 2004.

⁶⁶ Voir *L'Équipe*, 22 juillet 2004.

⁶⁷ *Ibidem*.

⁶⁸ *Ibid*.

membres du GIGN (Groupe d'intervention de la Gendarmerie nationale), en toute sportivité. Mais les joueurs de rugby Sud-Africains ont vraiment connu l'horreur. Pour préparer psychologiquement la Coupe du monde, ils ont suivi un stage, pendant trois jours, dirigé par d'anciens membres d'intervention d'élite de la police (déjà une bonne habitude pour les joueurs de rugby). Les déclarations valent leur pesant de cacahuètes. « *En arrivant, les joueurs étaient déshabillés, forcés à ramper nus sur du gravier puis rhabillés et sommés de recommencer.* »⁶⁹ Plus tard dans la soirée, menés dans le bush, entre 23 h 30 et 6 heures du matin, les joueurs ont porté des pneus, poteaux et sacs. « Seuls ceux qui ont excellé dans cet art particulier ont été autorisés à manger. »⁷⁰ « *Plus tard les joueurs ont dû plonger nus dans un lac glacé pour y gonfler des ballons de rugby sous l'eau. On ordonnait à ceux qui, comme le capitaine Corné Krige, essayaient de sortir, de replonger, sous la menace d'un pistolet.* »⁷¹ Les joueurs auraient également été enfermés dans une fosse étroite pendant qu'on leur diffusait des heures durant l'hymne anglais ou le haka en les aspergeant d'eau froide. Durant la seconde nuit, les membres de l'équipe ont été lâchés, seuls, dans le bush avec un poulet, un œuf et une demi-allumette. Ils devaient préparer un repas sans le manger. Le lendemain les œufs étaient cassés sur la tête des joueurs pour vérifier la cuisson. Lorsque les joueurs pouvaient s'endormir, ils étaient réveillés tous les quarts d'heure par des coups de feu⁷². Ces manières de faire, ces préparations mentales, ces formes de harcèlement et de torture, où l'humanité est attaquée avec des méthodes proches des formes totalitaires, démontrent que le sport est, par excellence le lieu de la fragilisation car la performance demande cette fragilisation, le don de l'individu à la pratique sportive ce qui, dans le même temps, génère une aliénation. Comme le note Günther Anders « l'homme en tant que tel n'existe plus, il n'y a plus que des êtres qui d'un côté agissent ou produisent, et de l'autre éprouvent des sentiments ; l'homme *en tant que* producteur et l'homme *en tant qu'*individu sensible ; la réalité n'échoit qu'à ces fragments d'homme »⁷³. Peu d'individus sont autant centrés sur leur production que les sportifs, jusqu'à être fascinés par leur propre corps performant. Dans ces conditions extrêmes de préparation, et considérant la posture du sportif dont j'ai précédemment parlé, je rappellerai que le dopage participe du projet sportif dans le sens où cette pratique, qui peut devenir pathologique et s'ajouter aux pathologies existantes du sportif (défaut de considération ou

⁶⁹ *L'Équipe*, 17 novembre 2003.

⁷⁰ *Ibidem.*

⁷¹ *Ibid.*

⁷² Voir *ibid.*

⁷³ Günther Anders, *L'Obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, *op. cit.*, p. 304.

personnalité surmoïque, centration obsessionnelle, blessures physiques...), participe de la technicisation croissante de la performance sportive et réifie davantage encore le sportif.

La fascination des corps est également l'une des causes de déséquilibres et de pathologies diverses. Ce corps qui devient outil, objet per-



Serena Williams, US Open, New York, août 2002.

formatif est également objet de désirs, de dominations, de puissance ou de toute-puissance. Dès lors, ces corps peuvent être violentés, déformés, caressés. La sexualité, elle-même devient un paramètre technique. Il vaut mieux s'accoupler au sein du groupe d'entraînement ou si possible avec un(e) sportif(ve). Dès lors, compris comme étant beau et sain, puisque performant, le corps s'exhibe. On fait croire que la pudeur n'a pas d'importance, qu'on peut montrer son sexe sans conséquences. Ainsi une nageuse m'a expliqué que dans son club les nageurs, garçons et filles de 12 à 18 ans se changeaient dans le même vestiaire collectif⁷⁴. Les jeunes femmes

sont particulièrement en danger lorsqu'elles pratiquent un sport individuel où le rapport à l'entraîneur, à leurs collègues, peut être étroit. Ainsi cette jeune femme qui trouvait naturel, malgré son petit niveau (à peine régional), que son entraîneur pratique des massages sur les muscles fessiers, les mains en contact direct avec la peau⁷⁵, était prise par la logique de la performance et de la domination, l'emprise, que le statut de son entraîneur générait.

Le sport est un « monde » où l'emprise sur les individus pour multiple qu'elle soit peut être totale. Le sportif peut-être sous l'emprise de son entraîneur qui peut devenir également le « frère », le « faux vrai père » ou le « vrai faux père », le nutritionniste, le masseur-kinésithérapeute, le médecin, l'amant. L'incompétence est à ce niveau la règle unique de fonctionnement. Mais les sportifs peuvent également être sous l'emprise d'une médecine souvent perverse soignant plus la performance que le sportif. Le travail et la souffrance consentis pour la préparation des compétitions ne

⁷⁴ X. entretien avec l'auteur.

⁷⁵ Y. entretien avec l'auteur.

permettent pas aux sportifs le moindre doute sur leurs douleurs ou leur état physique. Combien de femmes subissent-elles l'humiliation de se voir critiquées pour leur poids, jugé excessif, par un entraîneur ou un médecin ? Combien de médecins de clubs ou de fédérations préviennent les jeunes femmes des risques qu'elles encourent lorsque, suite à une pratique intensive, elles se trouvent en situation d'aménorrhée ? À ma connaissance, et d'après de nombreux entretiens avec des sportives, elles sont *quasiment* toutes dans l'ignorance de ces risques encourus pour leur santé. Incompétence des médecins ? Fascination pour la performance sportive ? Combien parmi eux participent à la préparation chimique des sportifs ? Combien de jeunes gymnastes, entraînées dès le plus jeune âge, se ressentiront des exercices traumatiques imposés par un ancien gymnaste/militaire et dont les corps, supports de mémoire, garderont à jamais le souvenir sans que jamais les médecins fédéraux ou des pôles d'entraînement n'interviennent ?

Le sportif est aussi sous l'emprise des institutions sportives. Nombreux sont les pratiquants de haut niveau qui ont commencé jeunes et qui ne connaissent de la vie que le troublant rythme des entraînements et des compétitions, des repas et des heures de récupération, des « mises au vert » et des déplacements à travers le pays. Dépendants physiquement de l'activité sportive pratiquée par la production d'hormones générant un état de manque lors d'un arrêt (les bêta-endorphines), ils le sont également socialement par rapport aux institutions qui les couvent, les payent, les habillent, les blanchissent, leur payent, pour certaines, les impôts, ou proposent des prêts pour acheter une maison ou une voiture. La dépendance n'est pas une vaine notion en ce qui concerne les sportifs. Leur monde est celui de l'aliénation lorsque pour seul horizon ils n'ont que la performance. Les moyens perdent leur sens, seul compte le résultat. Richard Virenque n'estimait-il pas ne pas être dopé tant qu'il n'était pas positif ?

Enfin, certaines femmes subissent au sein de l'institution sportive, dans ce monde hautement masculinisé, et parce qu'il y a des emprises et des formes de fascinations diverses qui éloignent de toute démocratie, harcèlements et agressions sexuelles. Et, comme souvent, les institutions sportives et politiques ne réagissent que très tardivement, quand elles le font. Le cas Catherine Moyon de Baecque est de ce point de vue exemplaire puisque ayant subi les agressions de plusieurs lanceurs de marteaux de l'équipe de France, elle n'obtiendra ni le soutien des institutions sportives ni celui du ministère des Sports. L'entraîneur des lanceurs, Guy Guérin, qui a soutenu ses athlètes, est aujourd'hui l'entraîneur de Manuela Montebrun et fait figure d'entraîneur respectable après les résultats des Championnats du monde d'athlétisme en août 2003. Jean Poczobut qui était président de la Fédération française d'athlétisme (FFA) est devenu ultérieurement conseiller de la ministre Marie-George Buffet. Autrement dit, couvrir des agressions

sexuelles ne nuit pas à la promotion au sein des institutions sportives. Mais combien de judokates subissent-elles les attouchements sur les seins ou sur les parties génitales lors d'entraînements ou de démonstrations avec des hommes ? Combien de jeunes filles mineures attirent contre leur gré le regard des entraîneurs de natation au sein des clubs ou des centres d'entraînement⁷⁶. Combien doivent accepter les « massages » de leur entraîneur chargés de drainer les muscles, jusque sur les fessiers, les adducteurs ou la poitrine ? Un ministre des sports m'affirma, le jour où je lui fis part de ces problèmes de viols et d'agressions, qu'il me contacterait la semaine suivante... cela fait un an. Il préfère, je crois, s'occuper des crachats des footballeurs⁷⁷.

Que la fête sportive continue donc. Que la compétition continue de réifier les corps car, comme le note Adorno, celui-ci « ne se met à ressembler à la machine que quand il se trouve dans un état pathologique »⁷⁸. Or, quel corps est plus proche de la machine que celui du sportif ? L'obsolescence n'est pas un vain mot lorsque la compétition capitaliste travaille les corps pour les instrumenter et les techniciser. Comme l'écrivait Anders à propos de l'ingénierie humaine, « "il ne suffit pas d'interpréter le corps, on doit aussi le transformer", le renouveler chaque jour et l'adapter spécifiquement à chaque instrument »⁷⁹, c'est le travail du sport que de nous y préparer en faisant émerger l'idée que le corps n'est rien s'il n'est pas performant, que l'individu n'est rien s'il n'est pas compétitif.

Patrick Vassort

Sociologue

*Maître de conférences en STAPS
à l'université de Caen*

⁷⁶ Voir sur le sujet Magali Schott, « Innommable », in Patrick Vassort (Sous la direction de), *Les Irréductibles*, n° 4 (« L'institution du sport »), *op. cit.*

⁷⁷ Rencontre au mois de mai 2004 sur la ligne SNCF Paris-Caen.

⁷⁸ Theodor W. Adorno, *Minima Moralia. Réflexions sur la vie mutilée*, Paris, Payot et Rivages, 2003, p. 70.

⁷⁹ Günther Anders, *L'Obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, *op. cit.*, p. 56.